

silence. Il serait désormais à l'abri de leurs tentatives de chantage tandis qu'eux-mêmes demeureraient sans défense devant la colère des vengeurs de Blanche et de Paul.

Les deux frères ne purent supporter cette perspective affolante.

Leurs âmes frustes et brutales n'admirent point une telle inégalité dans la distribution de la justice. Puisque l'heure de l'expiation était venue, il fallait qu'elle fût égale pour tous. Il fallait que M. de Myriès, le plus grand coupable, le seul coupable à leurs yeux, fût frappé le premier.

Voilà pourquoi, acharnés à la poursuite, ils se ruèrent sur ses traces avec la fureur aveugle des sauvages.

Et puis, qui savait ? Peut-être cet homme n'était-il pas aussi fou qu'il le paraissait ? Peut-être sa terreur irraisonnée du moment ferait-elle place à une crainte plus lucide, et serait-il possible de lui arracher une fois de plus le prix d'un silence désormais inutile ?

Mais il semblait que l'ancien magistrat eût emprunté une vitalité nouvelle à l'épouvante excitée en lui par le souvenir de son forfait, car, loin de fléchir sous le poids de ce souvenir, on eût dit qu'il y puisait des forces pour en fuir l'odieuse mémoire.

Il fuyait avec une rapidité surprenante pour son âge.

Sur ce sentier en pente précipitée, dans cette spirale en casse-cou enroulée au flanc du mamelon, au travers des roches éboulées et des pierres s'effritant sous les pas, il descendait avec l'agilité d'un jeune homme, malgré ses chaussures aux semelles glissantes tandis que les pieds nus de ses persécuteurs perdaient prise et s'éraillaient aux éclats tranchants des cailloux.

Pourtant ils l'atteignirent enfin au bas de la côte, au point culminant de la grève.

Il les aperçut. — Les reconnut-il ? — Un cri perçant jaillit de sa gorge étranglée, et sautant par dessus le parapet, il se mit à fuir en courant sur la grève.

Mais il ne pouvait fournir une bien longue course. Il était épuisé, haletant, et les deux frères entendaient le bruit de son anhélation.

Ils pressèrent le pas, surpris que cet homme pût si longtemps les tenir en échec.

Tout à coup, M. de Myriès trébucha sur un monceau de sable accumulé par le vent et chancela. Ils crurent qu'ils le tenaient déjà.

Non, le fuyard se raffermit et partit de plus belle, à toute jambes. Les deux Garmin rugirent un blasphème.

— Il va nous mener dans l'eau, hoqueta Léon avec colère.

Il ne croyait pas si bien dire. Le fou courait devant lui, sans pensée, sans but, éperonné peut-être par des fantômes effrayants. Sous leurs pieds, le sable devenait plus dur à mesure que l'humidité y était plus récente.

Maintenant, on entendait déferler les lames tranquilles sur une ligne indistincte dans la nuit tapissée par les ténébreuses blancheurs du brouillard. L'abîme était là qui les guettait dans l'ombre.

Soudain, Hippolyte de Myriès posa le pied sur une tête de roche couverte de goémon. Il glissa sur ce tapis visqueux et tomba en avant, sur la face.

Les deux bandits se ruèrent sur lui et de leurs robustes mains le cramponnèrent.

Il se débattit désespérément, jeta des appels de détresse. Un peu de lumière parut s'allumer dans ses yeux mornes. Il cria aux deux frères :

— Assassins !

Avait-il conscience de ses paroles ? Était-ce le reproche de la complicité passée ou seulement l'appréhension de la trahison dévinée ?

Dieu seul le sut, puisque ce cri fut le dernier qui jaillit de sa bouche.

En un tour de main Léon eut renversé le malheureux, tandis qu'Eustache le fouillait, maintenu par l'étreinte de son frère.

Dans la poche du malheureux, il y avait un portefeuille, dans ce portefeuille quinze billets de mille francs. Eustache en prit dix, laissant le reste pour détourner les soupçons. Puis il se mit à creuser le sable de ses deux mains.

Alors, avec une épouvantable férocité, les deux hommes plongèrent la tête de leur victime dans ce trou qu'ils venaient de creuser et, accroupis sur ce corps palpitant, ils le retirèrent jusqu'à ce qu'une dernière secousse convulsive leur apprit que le dernier souffle du malheureux venait de s'exhaler de sa poitrine. Ils retournèrent le cadavre sur le dos et attendirent quelques minutes pour vérifier la réalité de cette mort.

Puis, frissonnant d'une épouvante facile à comprendre, ils prêtèrent l'oreille aux rumeurs venues du large.

Le flot montait silencieux et sinistre.

EPILOGUE

Quatre mois plus tard, au sortir de l'église de Pleslin, où Dieu venait, par la main du prêtre, de bénir leur double union, Colombar de Rosmeur et Bertrand de Pengoaz, conduisant à leurs bras Dina et Aliette dans leurs blanches toilettes de noces, descendirent sur la vaste grève que borde la mélancolique chaussée. Les deux couples devisaient allègrement, parlant des ivresses réservées au lendemain de leur amour. Germaine, vive et pétulante, courait de l'une à l'autre, ne se lassant pas d'admirer la beauté de ses cousines et la fière prestance de leurs maris.

— Tiens ! fit tout à coup Dina. — C'est matines et le plus long jour. L'occasion est propice de marcher sur la plage du côté de Trédrez.

Colombar tressaillit et répondit :

— Non, ma bien-aimée, pas aujourd'hui, si vous le voulez bien. Cette baie est pleine de souvenirs trop sombres et trop récents. Elle me rappelle les événements terribles qui s'y sont accomplis. Il y a trois lieues d'ici à Keravilio et, pourtant, nous sommes venus jusqu'ici dans cette funèbre matinée où la justice de Dieu se substitua d'elle-même à notre désir de vengeance. Il n'y a pas de distance pour la mer.

Il ajouta, baisant les doigts tièdes de sa femme.

— Que Dieu ne voie aujourd'hui que notre amour, ma Dina, et qu'il protège notre bonheur.

Elle eut un adorable sourire, et étendant son bras vers une blanche silhouette dressée vers la grève.

— La croix nous voit, murmura-t-elle avec ferveur.

Colombar se retourna vers elle tout à fait. Il détacha doucement son bras du sien et la contemplant, les mains jointes :

— Dina, prononça-t-il avec ferveur, c'est aujourd'hui seulement que je puis vous dire tout ce que contient mon âme. Vous souvenez-vous de notre première rencontre en ce lieu ?

— Oui, répondit la jeune femme, qui baissa les yeux, en rougissant un peu.

— Oh ! fit le jeune homme énamouré, vous ne pouvez comprendre tout ce que je ressentis alors. Vous étiez si belle, pas plus qu'aujourd'hui, certes, mais c'était la première fois que je vous voyais !

Elle l'interrompit, et sans oser le regarder, lui murmura tout bas :

— Vous avez dû me juger bien mal, ce jour-là, n'est-il pas vrai ?

— Pourquoi ? Parce que, vous sachant belle, vous le laissiez voir ? Est-ce qu'Aliette n'était pas comme vous, et cela l'a-t-il empêchée d'être la plus adorable des femmes, la plus heureuse des épousées ? Voyez-là. Ne semble-t-il pas qu'elle et Bertrand marchent là-bas comme dans un rêve ?

Et il montra du doigt, sur la plage, le groupe charmant formé par les jeunes gens mariés, étroitement enlacés, les yeux dans les yeux.

— Êtes-vous moins heureux que lui, Colombar ? — demanda Claudine avec un sourire de gai reproche.

Il reprit la main de sa jeune femme, frémissant, et la tint longtemps contre ses lèvres.

— Tais-toi ! — dit-il extasié, — ne me reproche pas de voir le bonheur d'autrui alors que je ne devrais avoir des yeux que pour le mien. C'est il est si complet, le mien, que celui des autres y ajoute comme une joie nouvelle. Et c'est ton œuvre, cela, ma bien-aimée. Dès le premier regard, tu m'as pris tout en-

tier. Je t'ai appartenu sans réserve, si complètement que l'ivresse de ce jour me semble encore un rêve.

Elle s'appuya à son bras, abandonnant sa tête brune sur l'épaule de son mari.

— Et si tu ne m'avais pas aimée, pourtant, Colombar ? S'il n'y avait pas eu une Dina sur ton chemin ?

— Il n'y aurait pas eu d'autre femme, — répondit-il, d'une voix grave et pénétrée. — Ma vie fût demeurée solitaire, vide d'amour et de bonheur. Et si tu ne m'avais pas aimé toi-même, mon œuvre accomplie, j'aurais quitté la Bretagne pour toujours.

Tout en devisant, ils avaient marché sur la grève. La croix n'était plus qu'à quelques pas. Ils s'approchèrent.

A genoux auprès du sombre et poétique monument, Aliette et Bertrand priaient.

— Faisons comme eux, — murmura Claudine, en s'agenouillant dans le sol humide aux côtés de son mari.

Elle fut profonde et fervente, cette prière. Quand ils l'eurent terminée, les deux couples se réunirent de chef.

— Savez-vous de quoi j'ai remercié Dieu ? — demanda Aliette, de sa voix toute céleste aux jeunes gens.

— De nous ouvrir le paradis, j'en suis sûre, mon ange, gélique sœur ? — intervint Dina rendue à sa vivacité native.

— Le paradis ? Est-ce que nous ne l'avons pas sur la terre, ma chère sœur brune ? — fit Bertrand en dévorant sa femme des yeux.

— Non, — reprit Alix, avec la même douceur solennelle, — j'ai remercié Dieu de nous avoir épargné le chagrin d'être nous-mêmes les justiciers du crime qui demandait pourtant une expiation. Il a fait son œuvre lui-même plus sévèrement que nous, plus justement peut-être.

Les pensées graves étaient revenues. Ils se turent et regardèrent du côté de la mer, qu'on devinait à quelque cent mètres au nord.

— Aliette, Dina ! — cria une voix un peu haletante derrière eux.

Ils se retournèrent. C'était Germaine de Pengoaz qui accourait, essoufflée, mais toute rose par le feu de la course et les baisers de la brise.

— Vous vous oubliez, les amoureux ! dit en riant la charmante ingénue. Et vous oubliez surtout que c'est Kerjan qui nous régale. En dehors de la noce, l'hôtel est fermé pour tout le monde. Dépêchez-vous. On vous attend les pieds sous la table.

Et, enlevant les deux jeunes femmes à leurs maris, elle ajouta avec une gaieté qui n'excluait pas quelques larmes au bout des cils.

— Dites donc, messieurs les égoïstes, je vous les prends encore aujourd'hui. Vous les aurez pour toute votre vie, mais, moi, je perds ce que vous gagnez.

Pour toute réponse, les deux maris l'embrassèrent chacun sur les deux joues.

On rentra à l'hôtel par le plus court. Kerjan complètement rétabli, avait bien fait les choses. L'exploitier vendait son hôtel. Désormais, il allait vivre en penseur apaisé, presque souriant. Il ne croyait pas à la justice des hommes, mais il avait vu à l'œuvre celle de Dieu.

PIERRE MAEL.

FIN

Un Héritage dans les Aïrs

Tel est le titre du nouveau et palpitant feuilleton, que nous commencerons dans notre prochain numéro. Il est court, fortement charpenté, agréable à lire et rempli d'émotion. C'est certainement l'œuvre la plus originale qui ait encore paru dans nos colonnes. Nous vous en conseillons la lecture.